

en consacrent le souvenir dans leur enseignement. Soyons sans crainte, fidèles à leur mission, ils continueront à travailler à la conservation de la langue parmi nous, et, dans l'avenir comme par le passé, ils fourniront à l'Eglise des prêtres zélés, à l'Etat des citoyens intègres, à la tribune des orateurs éloquentes, à la littérature des écrivains de mérite, tous parlant français ! Et ce sera l'honneur de notre race d'avoir gardé et répandu dans le Nouveau-Monde la très noble langue de France.

L'Univers du 27 juillet dernier, au cours d'un article sur notre fête nationale, a cité avec éloges le passage suivant qui forme la péroraison de cette belle pièce d'éloquence :

Messieurs, nous n'oublions pas que nous sommes sujets anglais. C'est à l'ombre du drapeau britannique que nous entendons garder nos souvenirs. L'Angleterre ne peut nous en faire un crime. Comment pourrions-nous oublier et le pays de nos ancêtres, et les luttes épiques de nos commencements ? comment oublier Carillon, Montmorency, Sainte-Foye, Sainte-Hélène ? comment oublier Bourlamarque, Bougainville, Montcalm, Lévis, et tant d'autres, dont les noms sonnent à nos oreilles comme des fanfares de guerre ?.....

Certes, nous sommes fidèles à l'Angleterre, mais devant tous ces souvenirs, comment ne pas proclamer bien haut, ce qu'a chanté notre poète : "A bon noir foi, la France notre cœur !" Si nous sommes libres sous la domination anglaise, il est par delà l'Atlantique une autre puissance, à qui nous devons plus que des libertés, puisque nous lui devons l'existence. Notre origine, c'est notre orgueil ! Et quel plus noble ancêtre peut-on souhaiter que le peuple qui jadis vint sur nos bords dressant sa tente à l'ombre de la croix ? ce peuple c'était alors la cuirasse de la chrétienté et le bouclier de l'Eglise ; c'était la France de Charlemagne et de saint Louis ; la France de Jeanne d'Arc, la vierge au sang de feu, au cœur d'enfant et au bras de fer ; la France des Croisés, toute étincelante de l'éclat de ses lances, sans reproche devant Dieu et sans peur devant les hommes ; la France héroïque et chrétienne, qui apportait au Nouveau-Monde le catholicisme et la civilisation, et dont la descendance suffit à la gloire d'un peuple !

LES DÉBOIRES DU JOURNALISME

Cher lecteur, je viens aujourd'hui verser dans votre cœur, que je devine charitable, le trop-plein de mes perplexités..... Il y a donc que je viens d'être sommé de par toutes les lois divines et humaines de faire, et tout de suite, un article pour L'OISEAU-MOUCHE. Je vous assure qu'après l'audition de l'ukase directorial, comme le Bélisaire de Daudet, "je me faisais vieux". Ce n'est pas cependant la bonne volonté qui me manque ; c'est bien pis : c'est le sujet. J'ai, à la vérité, quelques idées [tout le monde en a, ou croit en avoir] ; mais voilà : elles voltigent, comme des papillons, autour de mon cerveau, et je ne puis arriver à les saisir. Si quelqu'un avait l'extrême obligeance de m'indiquer un sujet, mes papillons iraient peut-être s'y jeter d'eux-mêmes, et je pourrais ainsi m'en emparer. Allons, lecteur, un bon mouvement ! Vous voyez ma position ; vous y compatissez, j'en suis sûr : eh bien ! aidez-moi.

Aimeriez-vous que je vous parlasse un peu de..... la question d'Orient, par exemple ? Vous savez qu'il y a toujours une question d'Orient, au service des journalistes aux abois, et que c'est bien utile, pour remplir, de temps en temps, faute de mieux, un premier-

Paris, un premier-Londres, un premier-Québec, etc. Mais j'entends que vous me répondez : "Bah ! l'Orient : c'est ancien comme le monde, ça....." ; et, vous avez bien raison. Autre chose donc. — Vous dirai-je un mot des manigances de la Triple ? C'est là un sujet plein d'actualité. Vous n'ignorez pas que cette hautaine et puissante dame fait en Europe un assez beau tapage, qu'elle prétend régner, sur l'autre hémisphère, la pluie et le beau temps, et que, pour ces raisons et quelques autres encore, elle s'accorde assez mal avec Ivan l'Ours et Jacques Bonhomme, ses deux voisins. Voulez-vous que je m'étende un peu là-dessus ? Il y aurait, je crois, des choses intéressantes à dire. — "Merci, merci, je viens d'en prendre ; ce sera pour une autre fois." Permettez, l'ami, je commence à vous trouver difficile. — J'aurai donc l'honneur de vous entretenir, deux minutes, de la Chine et de ses habitants..... Je constate que, depuis quelques mois, les journaux négligent un peu ces intéressants fils du ciel. Je veux réparer à leur égard ce que je considère une injustice. Il est vrai qu'ils ont singulièrement baissé dans l'estime des peuples, depuis qu'ils ont eu la naïveté — un peu forte — de se laisser ouvrir le ventre par une poignée de Japonais, eux qui sont des centaines de millions ; mais enfin ce n'est pas une raison pour que nous les érasions, en outre, du poids de notre silence. Rappelons-nous les graves devoirs qui incombent à un journaliste consciencieux. Un journaliste consciencieux ne doit pas se contenter de décider de la paix, ou de la guerre, de régler les destinées des empires, de faire la leçon aux potentats, et de les destituer, s'ils ne sont pas sages, il doit encore consacrer ses augustes Jabeurs à la défense du faible, et étendre une plume protectrice sur les peuples opprimés. Vrai chevalier errant, il doit, tous les matins, s'armer contre les mécréants, les attaquer, où il les trouve et si haut qu'ils soient placés, et, si la chose est dans ses moyens, les terrasser. Il doit barbouiller d'une encre vengeresse le front des traîtres et des scélérats, afin que, si le liquide est de bonne qualité, ces tristes individus aillent porter à la dernière postérité le stigmate infamant, signe et punition de leurs méfaits..... et le reste. Vous voyez qu'il n'y a pas la matière à badiner, et je trouve, sauf respect, d'une outrecuidance parfaite la conduite de ces journalistes, qui prodiguent leurs mépris à ces pauvres Chinois, sous le fallacieux prétexte qu'ils sont habillés d'une manière ridicule, et que les traits de leurs visages bouleversent toutes les lois de l'esthétique. Ils oublient, les ingrats, que ce peuple, pour lequel ils affichent de si beaux dédain, a inventé, des siècles avant Gutenberg, ce qui est aujourd'hui leur gagne-pain et le principal instrument de leur gloire : l'imprimerie ! Ils oublient..... "Pardon, monsieur l'écrivain, mais je crois que vous vous emballez. Il n'est pas prudent, je vous l'assure, de partir ainsi pour les contrées lointaines, sans savoir comment on arrivera. Si vous voulez faire cette folie, libre à vous, mais, pour moi, je n'en suis point. Il ne me soucie pas du tout d'aller visiter un pays, où il y a, paraît-il, du mauvais monde, et dont le régime alimentaire serait bien loin de satisfaire aux délicatesses de mon estomac. Tenez, brisons-là : car rien

qu'à vous avoir entendu, j'en ai déjà des visions de mandarins à longues tresses et à falbalas, et des odeurs d'opium, à me donner la nausée....."

Et puis, nous voilà brouillés !.... Le beau résultat, vraiment..... Et dire que c'est comme cela les trois quarts du temps ! S'être mis en frais, des heures et des heures, pour attirer le lecteur ; avoir disposé, le plus habilement possible, dans tous les recos du journal, les plus attrayantes amorces ; avoir multiplié les pièges les plus savamment dissimulés, pour faire la capture de ce précieux gibier, qu'on appelle un abonné, et s'en ravenir bredouille, c'est, en vérité, à donner sa plume au chien..... pour savoir si, lui, ne fera pas mieux ! Ah ! celui qui, le premier, a dit que le métier de journaliste est un métier de galérien est un grand homme ! Il mérite une statue. Ajoutons que ce n'est encore là que le commencement des déboires du journaliste. Il a eu ces heures d'illusions, son moment de folie (qui n'a pas eu le sien). Il lui a semblé entendre les sorcières de Macbeth lui dire, à lui aussi : *Tu seras roi !* roi par le talent, roi par l'influence, roi par la richesse ! Et il l'a cru, le malheureux ; mais comme il en est puni ! Il a voulu régner, et il est le plus misérable de tous les esclaves. Il est l'esclave de l'article quotidien ou hebdomadaire, de la colonne, de l'alinéa et du point final. Il est l'esclave du directeur de la rédaction, qui souvent lui rogne les ailes, sous prétexte qu'il y a trop loin, qu'il monte trop haut et qu'il pourrait bien décrocher les étoiles, ou passer à l'état de nébuleuse. Il est l'esclave du typographe : oui, de l'infâme *typo* qui, avec des rires infernaux, s'empare de sa prose naissante : de ce fruit tendrement aimé de son intelligence, qui la trituré à sa façon, et en fait cette chose horrible, si justement appelée une épreuve, du *typo* qui lui fait dire *mes forces* pour *mes forces*, les *sinistres* pour les *ministres*, et qui enfin, au lieu des *douceurs* qu'il lui doit, l'accable de *douleurs* !..... Et si l'on sort du foyer domestique, c'est là que le boulet du galérien s'appesantit encore. Il a voulu des honneurs, de l'argent : le deux fois malheureux, il a signé l'arrêt de mort de sa liberté. Pour arriver aux postes élevés, pour émarger au budget, il lui faudra prodiguer les courbettes, prendre les positions les plus incommodes et les plus humiliantes, recevoir tous les matins le mot d'ordre, dire oui, quand sa conscience lui crie : non, battre des mains, quand il sent le dégoût lui monter du cœur aux lèvres !..... Mais je suppose qu'il a voulu rester honnête homme, travailler seulement pour la gloire ; là encore, là surtout, il doit s'attendre à de cruels mécomptes. On ne lui saura aucun gré de la vérité qu'il aura voulu dire *opportune, importante*. Au contraire, il sera berné, moqué, sifflé par la multitude, que la vérité impertinente, et qui veut être trompée. Louis Veullot a dit que "le nombre des lecteurs de journaux dépasse de beaucoup celui des gens d'esprit." Il en fera la dure expérience, et ne retirera souvent de ses nobles efforts que le plus complet désenchantement et la conviction profonde qu'il lui aurait encore mieux valu, pour sa propre tranquillité, se faire poète incompris, ou facteur de la poste : autre manière, et peut-être la plus avantageuse d'être homme de lettres.....